

# JÉSUS ENFANT

## MODÈLE DES ENFANTS

---

• Et le petit enfant croissait et se fortifiait en esprit, étant rempli de sagesse; et la grâce de Dieu était sur lui. Or, son père et sa mère allaient tous les ans à Jérusalem à la fête de Pâque. Et quand il eut atteint l'âge de douze ans, son père et sa mère étant montés à Jérusalem, selon la coutume de la fête, et s'en retournant après avoir accompli les jours de la fête, l'enfant Jésus demeura à Jérusalem; et Joseph et sa mère ne s'en aperçurent point. Mais croyant qu'il était dans la troupe des voyageurs, ils marchèrent une journée; puis ils le cherchèrent entre leurs parents et ceux de leur connaissance. Et ne le trouvant point, ils s'en retournèrent à Jérusalem en le cherchant. Or, il arriva que trois jours après, ils le trouvèrent dans le temple, assis au milieu des docteurs, les écoutant et les interrogeant. Et tous ceux qui l'entendaient s'étonnaient de sa sagesse et de ses réponses. Et quand ils le virent, ils en furent étonnés, et sa mère lui dit : Mon enfant, pourquoi nous as-tu fait ainsi? Voici, ton père et moi te cherchions, étant en grande peine. Et il leur dit : Pourquoi me cherchiez-vous, ne saviez-vous pas qu'il me faut être occupé aux affaires de mon Père? Mais ils ne comprirent pas ce qu'il leur disait. Alors il descendit avec eux, et vint à Nazareth; et il leur était soumis; et sa mère conservait toutes ces paroles-là dans son cœur. Et Jésus s'avancé en sagesse, et en stature, et en grâce envers Dieu et envers les hommes. » (Luc II, 40-52.)

Mes chers enfants, à votre âge on aime à voyager : eh bien, je vous propose un beau et grand voyage. Vous êtes à Paris, en l'an 1851 ; transportez-vous en esprit dans la Judée, à l'époque dont parle saint Luc, il y a tout juste mil huit cent cinquante-un ans. Pour

le temps de l'année, il n'y a rien à changer : nous sommes à la fin du mois de mars, qui correspond au milieu du mois de Nisan des Juifs ; c'est ce que je veux. Seulement, la Judée étant de 18 degrés, c'est-à-dire de 450 lieues plus près que nous de l'équateur (vos maîtres d'école vous expliqueront cela), la saison y est plus avancée que chez nous. C'est le plus beau moment de l'année, dans un des plus beaux pays de la terre : aujourd'hui les Turcs l'ont tant changé, qu'on ne s'y reconnaîtrait plus ; mais je parle de la Judée d'autrefois. On en est à cette bonne température du printemps, où ne faisant plus froid, il ne fait pas encore trop chaud. Tout au plus la chaleur est-elle un peu incommode dans la plaine de Jéricho et sur les côtes de cette affreuse mer Morte, près de laquelle tout est mort ; ailleurs elle est agréablement tempérée, dans l'intérieur, par l'élévation du sol, tout le pays étant comme une longue petite montagne, et sur le bord de l'eau, par une brise rafraîchissante qui souffle de la mer le matin et le soir, et que Moïse appelle dans la Genèse « le vent du jour<sup>1</sup>. » Les pluies, les orages<sup>2</sup>, les inondations ont pris fin. Le Jourdain, après avoir, pendant quelques semaines, répandu sur ses rives son eau mêlée d'un limon fertile<sup>3</sup>, vient de rentrer tout doucement dans son lit étroit et encaissé, au grand contentement du

<sup>1</sup> Gen. III, 8.

<sup>2</sup> Qui en Judée n'ont lieu, en temps ordinaire, que dans l'hiver (1 Sam. XII, 16-18).

<sup>3</sup> Jos. III, 15.

cultivateur, qui commençait à craindre que ses terres ne fussent détrempées jusqu'à être entraînées, et à qui il tardait aussi d'être débarrassé de la visite du lion, chassé par l'eau montante<sup>1</sup>. Il y a déjà plusieurs semaines que les arbres ont poussé leurs feuilles, et l'amandier ses fleurs, que Salomon compare à la chevelure blanche d'un vieillard<sup>2</sup>. L'abricot, la pêche, la prune, sont près d'être mûrs ; et les premiers épis de la terre tombent sous la faux du moissonneur, que les passants saluent en ces mots : « L'Éternel soit avec vous ! » et qui leur rend ainsi leur salut : « L'Éternel vous bénisse<sup>3</sup> ! »

Dieu a si bien arrangé les choses, mes chers enfants, que le temps de l'année le plus heureux pour la terre, se rencontre avec celui où Dieu a délivré son peuple « du pays d'Égypte et de la maison de servitude. » Nous sommes au commencement de la moisson ; nous sommes aussi à la fête de Pâque, la plus solennelle des trois fêtes solennelles. Voyez-vous, çà et là, dans la campagne, ces nuées de voyageurs, qui, de tous les points de la Judée, montent vers Jérusalem<sup>4</sup>, « comme « des pigeons volant vers leur pigeonnier<sup>5</sup> ? » Ce sont les familles d'Israël, rassemblées en grandes compagnies, ou caravanes, qui vont « se présenter devant l'Éternel « leur Dieu, au lieu qu'il a choisi<sup>6</sup>. » Les hommes s'y

<sup>1</sup> Jér. XLIX, 19 ; L, 44. — <sup>2</sup> Eccl. XII, 7. — <sup>3</sup> Ruth II, 4 ; Ps. CXXIX, 8.

<sup>4</sup> On disait monter à Jérusalem, parce que cette ville est bâtie sur un plateau élevé, qui domine le reste du pays.

<sup>5</sup> Ésaïe LX, 8. — <sup>6</sup> Deut. XVI, 16.

rendront encore deux fois, en mai pour la fête de Pentecôte, et en septembre, pour celle des Tabernacles ; mais les femmes, qui ne sont pas obligées comme eux à ce pèlerinage, et qui ne peuvent guère le faire plus d'une fois l'an, se réservent en général pour la fête de Pâque. Le jour, la caravane chemine au travers d'un pays délicieux, qui est comme un jardin continu<sup>1</sup>, à part un petit nombre de passages arides que la foi des pèlerins leur fait franchir sans murmure<sup>2</sup> ; et la nuit, elle s'arrête dans de vastes hôtelleries, ou se disperse, si le temps le permet, sous des tentes rapidement dressées à la belle étoile. Chemin faisant, on chante en chœur quelques-uns de ces *cantiques de Mahaloth*<sup>3</sup>, c'est-à-dire cantiques des ascensions, ainsi appelés parce qu'ils étaient destinés à être récités par les pèlerins montant à Jérusalem, par exemple le psaume CXXV, commençant ainsi : « Ceux qui se confient en l'Éter-  
 « nel sont comme la montagne de Sion, qui ne peut  
 « être ébranlée, et qui se soutient à toujours. Quant  
 « à Jérusalem, il y a des montagnes autour d'elle, et  
 « l'Éternel est à l'entour de son peuple dès maintenant  
 « et à toujours ; » ou le psaume CXXVI finissant ainsi :  
 « Ceux qui sèment avec larmes, moissonneront avec  
 « chant de triomphe. Celui qui porte la semence pour  
 « la mettre en terre, ira son chemin en pleurant ; mais  
 « il reviendra avec chant de triomphe, quand il  
 « portera ses gerbes. » Mais pendant que vous voya-

<sup>1</sup> Gen. XIII, 10. — <sup>2</sup> Ps. LXXXIV, 13. — <sup>3</sup> Ps. CXX-CXXXIV.

gez et que vous chantez, mes chers enfants, votre maison et vos champs, qui les gardera contre l'ennemi ou contre les voleurs? Soyez tranquilles : Dieu y a pourvu, car il n'oublie rien de ce qui nous intéresse. Il a dit par Moïse : « Nul ne convoitera ton pays, lorsque tu monteras pour comparaître trois fois l'an devant l'Éternel ton Dieu <sup>1</sup>. » Allez donc célébrer votre fête sans souci : Dieu garde votre propriété, et ce que Dieu garde est bien gardé <sup>2</sup>.

Mais que vont faire ces pèlerins une fois arrivés à Jérusalem? Le voici en abrégé, mes enfants; car de vous tout raconter en détail, ce serait trop long<sup>3</sup>. Chaque famille commence par se pourvoir d'un logement dans Jérusalem pour les jours de la fête, ce qui n'est pas une chose très facile; car la population de la ville, qui est d'environ 120,000 âmes en temps ordinaire, devient plus de vingt fois plus grande pendant la fête de Pâque<sup>4</sup>. La fête dure sept jours, dont les deux plus solennels sont le premier et le dernier, qui sont « des jours de « sainte convocation<sup>5</sup>, » ou de culte public et « de Sabbat, » ou de complet repos; les jours intermédiaires sont partagés entre le travail ordinaire et les cérémonies

<sup>1</sup> Ex. XXXIV, 24.

<sup>2</sup> Peut-être y a-t-il une allusion à cette touchante promesse dans Ps. CXXV, 3.

<sup>3</sup> On trouvera la célébration de la Pâque juive exposée en détail dans le *Semeur*, 1836, n<sup>o</sup> 24 et suivants, sous ce titre : *Voyage d'Hélon à Jérusalem*. Il serait à désirer que cette série, aussi intéressante qu'instructive, fût publiée à part, sous forme de Traité.

<sup>4</sup> Selon Josèphe; Winer, *Realwörterbuch*.

<sup>5</sup> Lévi. XXIII, 7, 8.

de la fête. Le premier jour, dès que l'ouverture de la fête a été annoncée du haut de la montagne du temple par le son de la trompette, le père de chaque famille porte au temple un agneau ou un chevreau d'un an et sans défaut; il l'égorge dans le parvis des sacrificateurs<sup>1</sup>; et, après que les sacrificateurs en ont répandu le sang sur l'autel des holocaustes, il le rapporte chez lui et le fait rôtir au feu. Le soir venu, cet agneau est servi, avec du pain sans levain et des herbes amères, sur une table autour de laquelle tous les membres de la famille se réunissent, debout, les souliers aux pieds, les reins ceints, leur bâton à la main, comme des gens prêts à partir. Le père de famille bénit les aliments placés sur la table, surtout l'agneau de Pâque, qu'il partage entre tous les convives : il faut que l'agneau soit mangé en entier, ou, s'il en reste quelque chose jusqu'au lendemain matin, ce reste doit être brûlé. Au commencement et à la fin du repas, il bénit une coupe pleine de vin, et la fait circuler à plusieurs reprises, pendant que les convives chantent le *grand Hallel*, c'est-à-dire la *grande louange*; c'est ainsi qu'on appelle les psaumes CXIII et suivants, jusqu'au CXVIII; sans doute on devait chanter avec un sentiment particulier ces paroles du psaume CXVIII: « C'est ici la journée que « l'Éternel a faite; égayons-nous et réjouissons-nous en

<sup>1</sup> Ordinairement, c'était le sacrificateur qui égorgeait la victime; mais le jour de Pâque cet office était rempli par tous les Israélites, pour montrer qu'ils formaient un royaume de sacrificateurs (*Semear*, 1836, p. 223).

« elle. » — Je ne dois pas oublier de vous dire que le plus jeune enfant de la famille demande, dès le commencement du repas, « ce que signifie ce service. » Alors, le père de famille lui répond en lui racontant, ainsi qu'il l'a entendu raconter autrefois lui-même à son père, l'histoire de cette nuit mémorable où Israël sortit du pays d'Égypte et où la fête de Pâque fut célébrée pour la première fois. Ces herbes amères rappellent les jours d'amertume passés en Égypte ; ces pains sans levain et ce repas pris debout, cette fuite précipitée, qui ne permettait ni d'attendre que la pâte fût levée, ni de s'asseoir à table ; et cet agneau immolé, l'agneau dont le sang avait marqué les poteaux et le linteau des portes, pour en détourner l'ange exterminateur<sup>1</sup>. Après les émotions de cette première journée, rien n'est plus touchant que le soir du second jour, lorsque au moment que le soleil vient de se coucher, on va couper dans un champ voisin de Jérusalem, une poignée d'épis, pour les présenter dans le temple, et sanctifier ainsi l'usage des fruits de la terre<sup>2</sup>. Les autres jours sont célébrés surtout par de nombreux sacrifices. Ce n'est pas, dites-vous peut-être, ce qui vous aurait plu le mieux, mes enfants ; comment voir de sang-froid égorger les doux agneaux, les chevreaux timides ? Mais cela était nécessaire, vous le savez, pour faire penser d'avance à cette tendre et innocente victime qui devait mourir pour les péchés du monde. Ah ! ces grands souvenirs,

<sup>1</sup> Ex. XII. — <sup>2</sup> Lévit. XXIII, 10-14.

ces avertissements sérieux, ces repas de famille, ces chants de psaumes, ce temple magnifique avec ses vastes cours et ses superbes colonnades, que tout cela devait être intéressant! Vous auriez bien voulu y être, — et moi aussi!

Mais savez-vous ce que j'aurais surtout voulu, mes chers amis? J'aurais voulu faire partie d'une caravane que vous voyez dans le lointain monter pour la Pâque, de Nazareth à Jérusalem. Et pourquoi? Est-ce parce que cette caravane est plus riche ou plus honorée que les autres? Au contraire, elle l'est moins : on faisait très peu de cas de Nazareth, et les Juifs disaient un *Nazaréen* comme on dit quelquefois chez nous... mais non, je ne veux pas répéter cela, car on a bien tort de le dire; toute nation est respectable. Eh bien donc, mes enfants, qu'est-ce qui m'attire vers la caravane de Nazareth? Ah! c'est qu'il y a là un enfant de douze ans que j'aurais ardemment souhaité de connaître! et je ne suis pas le seul : car « beaucoup de prophètes et beaucoup de rois ont souhaité de le voir, et ne l'ont point vu, et de l'entendre, et ne l'ont point entendu<sup>1</sup>. » Je le crois bien; les anges eux-mêmes se penchent du haut du ciel pour le contempler, et pour suivre tous ses pas, en se demandant « ce que deviendra cet enfant, » en qui un enchaînement de prophéties datant de la création du monde font pressentir à la fois, et l'Agneau de Dieu qui doit « expier

<sup>1</sup> Matth. XIII, 17.

« nos péchés » par son amer sacrifice, et le Vainqueur glorieux qui doit « détruire les œuvres du Diable, » et le Roi puissant qui doit recueillir « les nations pour son héritage et les bouts de la terre pour sa possession. » Un enfant de douze ans qui croît pour devenir « le Sauveur du monde : » quel spectacle, mes chers enfants ! Et lorsque parvenu à l'âge de douze ans, auquel le jeune Hébreu recevait le nom de  *fils de l'alliance*  et commençait de participer aux fêtes solennelles, il monte pour la première fois à Jérusalem, quel honneur et quel privilège pour la caravane qui possède cet enfant incomparable ! Cela est vrai ; mais cet honneur, ce privilège, ceux qui en jouissaient ne s'en doutaient peut-être pas ; que dis-je ? même Marie sa mère, et Joseph, qu'il appelait par respect son père, quoiqu'il fût le Fils de Dieu, ne s'en rendaient compte qu'imparfaitement. C'est que Jésus enfant était un enfant qui ne se distinguait des autres enfants que par sa sainte et douce obéissance ; il n'enseignait pas et ne faisait pas de miracles ; il ne guérissait pas de malades ; le temps de tout cela n'était pas encore venu. Aussi les Évangiles, qui nous parlent tout au long des trois dernières années de la vie de Jésus, ne nous disent-ils presque rien ni de son enfance, ni de tout le temps qui a précédé son baptême. Dans saint Luc, par exemple, vingt-deux chapitres pour trois ans, un chapitre pour trente ans ! Vous auriez été bien curieux, n'est-ce pas, d'en savoir davantage ? Mais Dieu a fait écrire sa

Parole pour notre édification, non pour notre amusement; et si elle parle si peu de Jésus enfant, c'est sans doute pour nous apprendre qu'un enfant ne doit pas faire parler de lui, caché qu'il est dans la famille ou dans l'école, en attendant que Dieu en fasse un homme et qu'il paraisse aux regards du monde. Mais si saint Luc dit si peu de chose de l'enfant Jésus, il en dit pourtant quelque chose, surtout à l'occasion de la Pâque; et ce quelque chose est plein d'instruction, comme tout ce que dit la Bible. L'enfant Jésus, si humble et si modeste, est extraordinaire cependant dans une chose, dans une seule : il est saint. Il a traversé tous les âges, depuis l'enfant qui vient de naître jusqu'à l'homme fait, pour les sanctifier tous; et comme Jésus homme est le modèle des hommes, Jésus enfant est le modèle des enfants. C'est pour cela que je vous parle de lui aujourd'hui. Vous approchez la plupart de cet âge de douze ans qu'il avait au moment de la fête. Apprenez donc de Jésus enfant comment doit être un enfant de votre âge. O mes enfants! que vous seriez bons, heureux, aimables, si vous lui ressembliez! Et pourquoi ne lui ressembleriez-vous pas?... La première chose à faire pour lui ressembler, c'est de le bien connaître : et c'est ce que nous allons tâcher de faire avec la grâce de Dieu.

L'enfant Jésus observe exactement la loi de Moïse et le culte qu'elle avait prescrit. Dès sa naissance et

« avant que l'enfant sût dire : Mon père et ma mère <sup>1</sup>, » il avait été porté dans le temple, et tout ce qui était ordonné par la loi du Seigneur avait été accompli à son égard. Mais cela, c'était moins lui qui l'avait fait que sa mère et son père qui l'avaient fait pour lui ; comme il en a été pour vous, chers enfants, quand vous avez été baptisés. Mais le voici parvenu à l'âge de discernement. Eh bien, aussitôt que le nombre de ses années lui permet de prendre part aux fêtes de Jérusalem, il s'empresse d'en profiter ; car il est facile de voir que ce n'est pas la seule obéissance, mais aussi le désir de son propre cœur, qui le conduit à Jérusalem avec ses parents. Vous direz peut-être : Est-ce qu'un enfant si rempli de la grâce de Dieu, si bien instruit dans sa Parole, n'aurait pas pu se dispenser de faire ce que font les autres, et d'écouter ce qu'ils écoutent ? Non, mes enfants : Jésus n'a garde de raisonner de la sorte, ni à douze ans, ni même à trente. Vous vous rappelez qu'à trente ans, quand Jean-Baptiste refusait par respect de le baptiser, en lui disant : « J'ai besoin d'être baptisé par toi et tu viens vers moi <sup>2</sup> ! » Jésus lui répondit : « Laisse faire, car il nous faut ainsi accomplir toute justice. » Vous vous rappelez aussi avec quelle exactitude Jésus, même après avoir été déclaré Fils de Dieu <sup>3</sup>, se rend dans les synagogues, à chaque sabbat, et dans le temple, à chaque fête. C'est ainsi qu'en toutes choses,

<sup>1</sup> Esnè VIII, 4. — <sup>2</sup> Matth. III, 14. — <sup>3</sup> Matth. III, 17.

Jésus se montre, depuis sa tendre enfance, « un vrai « Israélite, » qui se soumet humblement à la loi de Moïse <sup>1</sup>, quoiqu'il soit Fils et que Moïse ne soit que serviteur <sup>2</sup>; mais pour Jésus, la parole de Moïse est la parole de Dieu, et désobéir à Moïse eût été désobéir à Dieu. De là le saint empressement avec lequel il se rend, à douze ans, à la fête de Pâque; empressement augmenté, soyez-en sûrs, par la pensée d'y aller avec sa famille; avec sa mère, son père, ses frères et ses sœurs <sup>3</sup>. Parce qu'il les aime tous tendrement, il se plaît en tout temps dans leur société; mais il se plaît doublement à se voir entouré d'eux quand il va rendre à Dieu le culte qui lui est dû. Dieu lui devient plus adorable, étant adoré avec sa mère et tous les siens, et sa mère et les siens lui deviennent plus chers, adorant Dieu avec lui. Simplicité charmante d'un enfant docile, aimant et pieux!

Eh bien, mes enfants, faites comme lui. Le culte chrétien n'a pas dans le Nouveau Testament, comme le culte juif dans l'Ancien, des lois exactes et détaillées pour en régler l'ordre, le temps, le lieu et le reste. C'est grand dommage, diront bien des gens : on agirait avec plus de sûreté, de confiance, si Dieu avait continué de décider de toutes choses pour nous. Dites plutôt avec plus de paresse de conscience : ce que vous demandez n'irait pas avec l'esprit de l'Évangile. Sous l'ancienne alliance, Dieu traitait son

<sup>1</sup> Gal. IV, 6. — <sup>2</sup> Hébr. III, 5, 6. — <sup>3</sup> Matth. XIII, 55, 56.

peuple en peuple enfant, qu'il faut conduire comme à la lisière; sous la nouvelle il traite son peuple en peuple fait, qu'il faut laisser marcher de lui-même, en lui indiquant le bon chemin. L'homme fait regrettera-t-il le temps où il marchait avec des lisières, sous prétexte que cela était plus commode? Non pas, s'il a un peu de cœur et d'intelligence. Le chrétien ne regrettera pas non plus de n'avoir pas, comme le Juif, un tableau tout dressé de ses devoirs religieux, s'il a compris le privilège et la gloire d'une âme directement « enseignée de l'Éternel <sup>1</sup>, » c'est-à-dire conduite intérieurement par le Saint-Esprit : autant vaudrait re-devenir Juif et retourner aux ablutions, aux jeûnes et aux sacrifices. Mais, à défaut de ces règles écrites, nous avons les usages que l'Église chrétienne, et plus spécialement l'Église protestante, fondée sur la seule Parole de Dieu, a établis partout : soit les fêtes annuelles, avec la communion, soit surtout la fête de la semaine, le dimanche, avec son culte, ses réunions, ses écoles. Quand une fête solennelle revient, par exemple celle de Pâque qui approche, pénétrez-vous bien, mes chers enfants, de ce que vous allez faire, comme l'enfant Jésus montant à Jérusalem. On ne vous demande pas, comme à lui, un long et fatigant voyage; « Dieu est esprit, » et chacun peut l'adorer où il est. Mais appliquez-vous d'autant plus à entrer dans l'esprit de la fête. Pourquoi cette fête de Pâque, célébrée chez toutes

<sup>1</sup> És. LIV, 13.

les nations chrétiennes? et quel est l'événement qu'elle rappelle? Pourquoi cette table dressée dans l'Église, ces fidèles qui reçoivent du pain et du vin, ces jeunes gens qui mangent et boivent avec eux pour la première fois? et que faut-il que je fasse pour me joindre à eux à mon tour? Surtout, mes enfants, observez dans cet esprit le dimanche, cette fête des fêtes, à la fois la plus grande de toutes et la plus commune. Aimez-le, ce beau jour, qui invite toute la terre à se réjouir, l'artisan à se reposer, le pauvre et l'affligé à reprendre courage, les familles à se rassembler au nom du Seigneur. Ouvrez les yeux et les oreilles; et voyez quelle grâce Dieu vous a faite en préparant pour vous, ce jour-là, des écoles du dimanche où vous n'avez que la peine de vous transporter, et des prédications chrétiennes que vous n'avez qu'à aller entendre et mettre dans votre cœur. Mais la sentez-vous bien, mes amis, cette grâce du dimanche? Savez-vous bien quelle bénédiction de Dieu viendra sur vous, si dès votre enfance vous contractez pour toute la vie la sainte habitude de sanctifier le dimanche, avec vos familles; de le sanctifier dans l'Église, et de le sanctifier encore dans la maison? Seulement chaque dimanche une impression salutaire reçue et suivie; une bonne lecture faite, ou une prière fervente offerte à Dieu, — que de bien vous pourrait-elle faire, et de combien de pièges vous garder! Oui, mes amis, quand le Diable prend à tâche de perdre un pauvre enfant,

quand il veut en faire un méchant, un mauvais sujet, un voleur, un émeutier, il commence par attaquer son dimanche : « Eh ! mon pauvre ami, est-ce là ton « repos ? tu es bien bon de te donner tant de mal. Ne « pourrais-tu pas mieux t'amuser qu'au sermon ? et « cette école du dimanche par-dessus le marché ! Ta « première communion, — et que de gens qui ne « l'ont jamais faite !... » Voilà ce que dit le Diable, et voici ce que dit Dieu : « N'abandonnez point votre as- « semblée comme quelques-uns ont accoutumé de « faire <sup>1</sup>. » Écoutez Dieu, mes amis, et Dieu seul ; vous vous en trouverez bien, même pour cette vie : « Cherchez premièrement le royaume de Dieu et sa « justice, et toutes ces choses vous seront données par- « dessus. » Vous ne sauriez croire tout ce qu'on peut gagner au bon emploi du dimanche, même pour le bonheur de la vie, pour l'union des familles, pour le développement de l'intelligence, pour tout ce qui est bon. Il y a deux ans, j'assistais à Glasgow, en Écosse, à une grande réunion religieuse. Le *seigneur-prévôt* de la ville, ou comme nous dirions, le maire, homme pieux, qui présidait l'assemblée, commença par avertir le public, qu'au lieu d'entendre des pasteurs on entendrait ce soir-là des ouvriers. En effet, plusieurs jeunes ouvriers de vingt à trente ans parlèrent, mais parlèrent tout aussi bien, si ce n'est mieux, que bien des pasteurs, et que bien des représentants du peuple

<sup>1</sup> Hébr. X, 25.

aussi. Je n'avais jamais rien entendu de semblable; je m'informai comment ils avaient appris à parler si bien, et voici ce qu'on me répondit : « Ils doivent cela au dimanche. Ils se réunissent entre eux tous les dimanches, pour s'entretenir de la Bible, et de tout ce qui peut servir à l'avancement du règne de Dieu dans le monde. Par là, ils deviennent à la fois de bons chrétiens et de bons orateurs. »

Ce n'est pas seulement son corps que Jésus portait à la fête, mais aussi son esprit; ni ses mains seulement qu'il élevait à Dieu son Père, mais aussi son cœur: vous l'auriez bien compris, mes enfants, quand même saint Luc n'en dirait rien. Mais vous ne vous seriez pas attendus à le voir demeurer seul en arrière, si bien qu'après trois jours écoulés, ses parents le trouvent assis dans le temple, au milieu des docteurs, « qui « s'étonnaient de sa sagesse et de ses réponses; » vraisemblablement les deux jours précédents avaient déjà été employés d'une manière semblable : quelle ardeur pour s'instruire dans les choses de Dieu ! c'en serait même trop pour un enfant ordinaire. Certainement, si Jésus n'avait pas eu une mission particulière, comme Fils de Dieu, il n'aurait pas causé trois jours d'inquiétude à ses parents, surtout à sa tendre mère, en demeurant à Jérusalem sans les en avertir. Mais je laisse à l'écart ce qui tient à sa nature et à sa mission exceptionnelles, pour ne m'occuper que de ce qui peut

et doit être imité par tous les enfants. Encore une fois, mes enfants, quelle ardeur pour s'instruire dans les choses de Dieu ! Il y a tant d'enfants qui fuient l'école, et à qui la seule vue d'un maître fait peur ; lui, au contraire, se fait une école tout exprès, et retient les maîtres pour les interroger en particulier, après les avoir entendus en public.

Car, remarquez-le bien ; c'est pour s'instruire lui-même que Jésus demeure dans le temple, non pour instruire les autres. Jésus, à douze ans, n'instruit pas ; il écoute, il fait des questions, et il répond avec modestie à celles qu'on lui adresse, selon la coutume des docteurs juifs avec leurs disciples. Vous auriez peut-être pensé que Jésus se serait mis à prêcher, à pérorer, à censurer, avec l'autorité de sa nature divine et de son intelligence supérieure. Il aurait bien pu le faire assurément ; car qui est plus en droit que lui de dire : « J'ai surpassé en prudence tous ceux « qui m'avaient enseigné, parce que tes témoignages « sont mon entretien. Je suis devenu plus intelligent « que les anciens, parce que j'ai observé tes comman- « dements<sup>1</sup>? » Mais il ne le veut pas, il aime mieux dire avec le jeune Élihu : « Les jours parleront, et le « grand nombre des années fera connaître la sa- « gesse<sup>2</sup>. » Son temps viendra pour « enseigner avec « autorité, et non comme les scribes<sup>3</sup>; » mais au- jourd'hui, il n'enseigne pas, il s'instruit ; il n'est pas

<sup>1</sup> Ps. CXIX, 99, 100. — <sup>2</sup> Job XXXII, 7. — <sup>3</sup> Matth. VII, 89.

docteur, il est enfant. Un enfant docteur ! triste spectacle, mes amis, et que Jésus n'a jamais songé à donner. Il est bien trop humble, trop modeste, trop de son âge pour cela. On pense quelquefois faire un grand éloge d'un enfant en disant qu'il est fort au-dessus de son âge. Au-dessus de son âge ? Tant mieux, si cela signifie qu'il est plus pieux, plus réfléchi, plus docile, plus appliqué que ne le sont à son âge la plupart des enfants. Mais si l'on entend par là qu'il a des manières, un ton, une assurance, une autorité, qui ne sont pas naturels à son âge, tant pis vraiment ; j'aimerais bien mieux qu'il fût de son âge, comme Jésus a été du sien. Il faut qu'un enfant soit de son âge ; car, son âge, c'est le temps de Dieu pour lui. Ne me parlez pas de ces enfants qui sont de petits hommes : cela ne vaut rien ni pour le corps, ni pour l'esprit, ni pour l'âme surtout.

Mais vous direz peut-être : Ces docteurs avaient-ils quelque chose à apprendre à Jésus, eux qui avaient si mal compris la loi de Dieu qu'ils devaient, vingt ans plus tard, se joindre aux Pharisiens pour demander la mort de celui dont aujourd'hui ils admirent la « sagesse et les réponses ? » Cela est vrai, mes enfants, et pourtant Jésus les écoute, et s'instruit en les écoutant. C'est que, comme il l'a dit plus tard, « les docteurs disent et ne font pas<sup>1</sup>. » La plupart d'entre eux n'étaient pas à imiter, quoiqu'il pût y en avoir

<sup>1</sup> Matth. XXIII, 4.

aussi de bons<sup>1</sup>; mais ils avaient pourtant beaucoup de choses bonnes à dire, ayant les livres de Moïse entre les mains, et les méditant de génération en génération. Vous voyez bien par exemple que lorsque Hérode demande aux docteurs où le Christ doit naître, ils ne sont pas embarrassés pour lui répondre : « A Bethléhem; car il est écrit par un prophète : Et toi, Bethléhem, terre de Juda, tu n'es nullement la plus petite entre les gouverneurs de Juda; car de toi sortira le conducteur qui paîtra mon peuple d'Israël<sup>2</sup>; » saint Jean-Baptiste ou le vieux Siméon n'auraient pas mieux répondu. Ils pouvaient dire à Jésus bien des choses vraies, instructives, utiles sur les Écritures, sur les prophéties, sur les prophètes qui avaient écrit de lui<sup>3</sup>. » Il les écoute donc, comme établis dans la chaire de Moïse par la providence de Dieu et par le respect des hommes. Il les écoute, mais en regardant à Dieu. La parole de l'homme n'est pour lui qu'un moyen d'apprendre à connaître la Parole de Dieu. Et puis, si par malheur ils se trompaient en quelque chose, puisque enfin « les grands ne sont pas toujours sages, et les anciens n'entendent pas toujours le droit<sup>4</sup>, » l'enfant Jésus a sa Bible, qu'il met au-dessus de tout et à laquelle il subordonne tout, car il n'a garde d'oublier ce qu'il a lu dans cette Bible : « Comment le jeune homme rendra-t-il pure

<sup>1</sup> Marc XII, 34; Actes V, 38, 39. — <sup>2</sup> Matth. II, 5, 6. — <sup>3</sup> Jean V, 46. — <sup>4</sup> Job XXXIII, 9.

« sa voie? ce sera en y prenant garde selon ta Parole<sup>1</sup>. » Et vous pensez bien que le même sentiment qui lui fait rechercher si avidement les instructions des docteurs, lui fait rechercher plus avidement encore les instructions de la Parole de Dieu. C'est à cette source pure qu'il va sans cesse puiser. Il me semble que je le vois assis à côté de sa mère, lisant et relisant les écrits des prophètes, s'arrêtant peut-être sur les prédictions qui annoncent ses propres souffrances et sa propre gloire, se demandant peut-être ce que lui présage, ou ce psaume XXII<sup>e</sup>, ou ce LIII<sup>e</sup> chapitre d'Ésaïe, qui se révèlent à lui par degrés!... C'est par là qu'il s'exerce à cette sagesse que les docteurs admirent, sans en comprendre la cause; c'est par là aussi qu'il se prépare pour repousser les tentations du Diable dans le désert, sans autre arme que quelques citations de la Parole de Dieu, mais des citations si bien choisies et ajustées si à propos, qu'elles démontent en trois coups toute la batterie de l'ennemi. Voilà un exemple pour vous, mes amis : comme Jésus, à votre âge, sentez le prix de la vérité de Dieu et de sa Parole. Saisissez les occasions de l'entendre, interrogez en particulier ceux qui peuvent vous en donner des éclaircissements; vos parents, vos maîtres, les pasteurs de l'Église. Mais surtout, surtout, lisez les Écritures, sondez les Écritures. C'est là que vous trouverez la

<sup>1</sup> Ps. CXIX, 9.

lumière qui vous rendra capables de bien répondre à toutes les questions quand vous serez interrogés, et de tenir ferme contre toutes les tentations, quand vous serez tentés. « Mon fils, si tu reçois mes paroles, et que  
 « tu mettes en réserve par-devers toi mes commande-  
 « ments, tellement que tu rendes ton oreille attentive à  
 « la sagesse, et que tu inclines ton cœur à l'intelligence;  
 « si tu appelles à toi la prudence et que tu adresses ta  
 « voix à l'intelligence; si tu la cherches comme de l'ar-  
 « gent et si tu la recherches soigneusement comme  
 « des trésors, alors tu connaîtras la crainte de l'Éter-  
 « nel, et tu trouveras la connaissance de Dieu, car  
 « l'Éternel donne la sagesse; de sa bouche procède la  
 « connaissance et l'intelligence... Alors tu entendras  
 « la justice et le jugement, et l'équité, et tout bon  
 « chemin<sup>1</sup>. » Que cela est bon, que cela est beau,  
 mes chers enfants! Vous savez qu'aujourd'hui tout le monde veut savoir lire, mais que lit-on? Ce cocher sur son siège, que lit-il? son journal. Cette blanchisseuse sur sa charrette? son journal. Ce commissionnaire au coin de la rue? son journal. Cette marchande à son comptoir? son journal. On ne voit que cela dans toutes les mains, et même dans celles de bien des enfants. Je ne trouve pas mauvais qu'on lise son journal, s'il est bon, — chose fort rare, presque introuvable, — et qu'on se tienne au courant des affaires publiques.

<sup>1</sup> Prov. II, 1-6, 9.

Mais, mes enfants, on n'en parle que trop des affaires publiques; on en parle à tort et à travers, surtout les enfants, qui feraient mieux la plupart du temps de ne pas s'en mêler : tout le monde y gagnerait! « La seule « chose nécessaire » que Jésus-Christ nous exhorte à choisir comme Marie<sup>1</sup>, ce ne sont pas les affaires publiques, mais celles de notre Père qui est aux cieux; et la lecture à laquelle saint Paul veut que Timothée s'applique, ce n'est pas le journal, mais les Écritures divines<sup>2</sup>. Vous rappelez-vous la belle promesse de David à ceux qui les lisent assidûment : « Bienheureux « l'homme qui ne vit point selon le conseil des mé- « chants, et qui ne s'arrête point dans la voie des « pécheurs, et qui ne s'assied point au banc des mo- « queurs, mais qui prend plaisir en la loi de l'Éter- « nel, et qui médite jour et nuit dans sa loi; car il « sera comme un arbre planté près des ruisseaux « d'eaux, qui rend son fruit en sa saison, et duquel « le feuillage ne se flétrit point; et ainsi tout ce qu'il « fera prospérera<sup>3</sup>. » Image charmante, mes chers enfants. Voulez-vous être comme « cet arbre planté « près de l'eau, » dont la sève est vigoureuse, la feuille verte, le fruit mûr dans sa saison? Méditez, méditez, méditez, jour et nuit, les saintes Écritures! Voulez-vous « prospérer dans tout ce que vous en- « treprenez, » réussir dans vos études, dans votre

<sup>1</sup> Luc X, 42. — <sup>2</sup> 1 Tim. IV, 13. — <sup>3</sup> Ps. I, 1-3.

profession, dans votre commerce, être heureux en mariage, en famille, en affaires, en toutes choses? Méditez, méditez les saintes Écritures. Je dis : *Méditez*. Il ne s'agit pas de lire à la hâte pour pouvoir fermer son livre et dire : J'ai lu mon chapitre. Il faut s'arrêter sur ce qu'on lit, en élevant son cœur à Dieu. Vous ouvrez votre Nouveau Testament dans cet esprit, et vous trouvez, dans Rom. XII, 10, ce qui suit : « Étant portés par la charité fraternelle à vous « aimer mutuellement; » vous vous dites : Il faut que je sois doux et aimable avec mes frères et sœurs, mes maîtres et mes parents. « Vous prévenant l'un « l'autre par honneur : » Combien de fois j'ai été jaloux de mes camarades! O mon Dieu, rends-moi humble, respectueux, disposé à prendre la dernière place! Vous continuez : « N'étant point paresseux à « vous employer pour autrui; étant fervents d'esprit; « servant le Seigneur : » Suis-je actif, industriel, matinal, religieux, fervent, fidèle? Un verset lu dans cet esprit, qui est l'esprit de Jésus enfant, est un trésor. Je sais bien que ce n'est pas facile de lire de cette manière, ni pour les petits, ni même pour les grands. Il faut pour cela n'être pas négligent, n'être pas paresseux, n'être pas étourdi, n'être pas... ce que sont beaucoup de vous, mes enfants. Eh bien, commencez à mieux faire aujourd'hui, puisque Dieu vous y encourage par une si grande récompense. Courage, mes enfants, courage!... [Si vous vous levez chaque jour

une demi-heure, est-ce trop? eh bien, un quart d'heure plus tôt, pour lire la Bible, en demandant à Dieu son Esprit pour la bien comprendre? Ne vous tourmentez pas de ce que bien des choses vous y paraîtront encore obscures; notez les mots, le verset, et vous en demanderez l'explication à vos parents, à vos maîtres, à un pasteur; mais demandez-la surtout à Dieu : « Les explications ne viennent-elles pas de « Dieu<sup>1</sup>? » Lisez seulement avec le cœur de Jésus-Christ, et le Dieu de Jésus-Christ vous conduira; et peut-être, à douze ans, comme lui, vous serez déjà remplis de la lumière de Dieu et de sa sagesse.

En étudiant ainsi les Écritures, mes chers enfants, l'enfant Jésus sait bien ce qu'il veut : il veut se préparer à faire sur la terre l'œuvre que son Père lui a donnée à faire : « chercher et sauver ce qui était « perdu.<sup>2</sup> » Cette œuvre dont il dit en finissant : « J'ai achevé l'œuvre que tu m'avais donnée à faire<sup>3</sup>; » et dont il avait dit, dans les premiers temps de son ministère : « Ma nourriture est de faire la volonté de « Celui qui m'a envoyé, et d'accomplir son œuvre<sup>4</sup>, » il s'en occupe et s'y prépare déjà à douze ans, comme nous le voyons par sa réponse à sa mère : « Ne saviez-vous pas qu'il me faut être occupé aux affaires de « mon Père? » Jésus est un enfant sérieux, réfléchi : il comprend que la vie lui a été donnée non pour son

<sup>1</sup> Gen. XL, 8. — <sup>2</sup> Luc XIX, 10. — <sup>3</sup> Jean XVII, 4. — <sup>4</sup> Jean IV, 34.

amusement ou son avantage, mais pour glorifier Dieu et pour faire du bien aux hommes ; et comme il n'a pas trop, pour un si grand dessein, de tout son temps et de toutes ses forces, il s'y prépare longtemps à l'avance ; c'est en servant Dieu à douze ans qu'il s'exerce à le servir à trente. Il le sert même avec un dévouement, avec un oubli de lui-même, qui lui fait tout subordonner à sa tâche, jusqu'à ses affections les plus tendres et les plus légitimes. C'est ainsi que dès l'âge de douze ans, Jésus, vivant tout entier pour son œuvre, commencé par enseigner en exemple ce qu'il devait enseigner plus tard en parole : « Celui qui aime « son père ou sa mère plus que moi, n'est pas digne « de moi<sup>1</sup>. » Et vous, mes enfants, pourquoi pensez-vous que Dieu vous ait mis dans le monde ? Tout jeunes que vous êtes, vous n'êtes pas sans penser quelquefois à l'avenir et à la manière dont vous emploieriez votre vie, si Dieu la prolonge. Eh bien, que vous dites-vous alors ? Voyons, mes amis, cherchez bien. Vous dites-vous : Comment ferai-je pour acquérir beaucoup de connaissances ? ou bien : Comment ferai-je pour me distinguer dans ma profession ? ou bien : Comment ferai-je pour devenir riche ? (c'est la question ordinaire, n'est-il pas vrai ?) ou bien encore — oh ! non, personne de vous ne s'est dit : Comment ferai-je pour bien manger, boire et m'amuser ? Et pourtant... Ces questions, mes chers enfants, ne sont pas toutes mau-

<sup>1</sup> Matth. X, 37.

vaises, il y en a même qui sont bonnes; mais ce n'est pas là ce que Jésus se serait demandé à votre place. Ce qui le préoccupe, ce n'est ni de jouir de la vie, ni de se faire un nom; c'est de faire l'œuvre que Dieu lui a donnée à faire. Et vous, mes enfants, ne voulez-vous pas mettre aussi cette question dans votre cœur?

Dieu ne fait rien en vain. Il savait en vous mettant dans ce monde pourquoi il vous y mettait : il a une œuvre à faire pour vous, pour vous proprement. Cette œuvre n'est pas la même que celle de Jésus, cela va sans dire. Eh! quel homme, quel ange, quelle créature oserait prétendre à se mêler le moins du monde dans le travail de notre rédemption : « C'est moi, c'est moi, qui suis l'Éternel, et il n'y a point de Sauveur que moi<sup>1</sup>. » Cette œuvre n'est pas la même non plus, elle n'est pas aussi grande que celle de saint Paul : parcourir la terre entière, la semer d'Églises nouvelles, convertir à Jésus des milliers d'âmes, cela n'est donné qu'à un homme entre des cent milliers, entre des millions! A Jésus, l'œuvre de Jésus; à Paul, l'œuvre de Paul; mais à vous, votre œuvre, que Dieu a préparée tout exprès pour vous, et vous pour elle. Peut-être vous appelle-t-il à quelque grande chose : porter l'Évangile aux païens, comme le missionnaire Casalis; fonder une institution charitable, comme Francke; renouveler une paroisse, civiliser une contrée, comme

<sup>1</sup> Ésaïe XLIII, 11.

Oberlin... Cela vous étonne : mais quand Saul de Tarse, quand Jésus lui-même étaient à votre âge, qui se doutait de ce qu'ils feraient un jour dans le monde : « Que sera-ce de cet enfant <sup>1</sup> ? » Cependant, pour la plupart de ses enfants, et probablement pour la plupart de vous, mes amis, Dieu a en vue une tâche plus humble et plus obscure. Mais, humble ou glorieuse, obscure ou éclatante, peu importe devant Dieu : « L'Éternel ne regarde pas ce à quoi regardent les hommes ; « car les hommes regardent à l'apparence, mais « l'Éternel regarde au cœur <sup>2</sup>. » Ce qui fait un homme grand à ses yeux, ce n'est pas une grande tâche, c'est une grande fidélité. Soyez seulement fidèles, et vous aurez la joie d'être « ouvriers avec Dieu, » qui vous révélera, jour après jour, le chemin où vous devez marcher. Que si vous ne l'êtes pas, Dieu qui n'a jamais besoin de nous, trouvera bien le moyen de faire sans vous ce qu'il voulait faire par vous ; mais vous perdrez votre travail et sa récompense.

Eh bien, mes amis, qu'en dites-vous ? Pendant que les autres ne pensent qu'à leurs propres affaires, y a-t-il quelqu'un de vous qui se dise en lui-même : **Moi, je veux, comme Jésus, « être occupé aux affaires de « mon Père ? »** Mon œuvre, que tu as préparée pour moi, mon Dieu, donne-moi l'intelligence pour la discerner, et la fidélité pour l'accomplir ! Je suis jeune,

<sup>1</sup> Luc I, 66. — <sup>2</sup> 1 Sam. XVI, 7.

j'ai toute une carrière devant moi, je la veux réserver pour glorifier ton nom, et pour faire du bien aux hommes : conduis-moi seulement, je te suis! — Y a-t-il quelqu'un de vous, mes garçons, y a-t-il quelqu'une de vous, mes filles, qui parle ainsi à Dieu en lui-même? Je suis persuadé qu'il y en a plusieurs, beaucoup même. Cela est si bien en rapport, non-seulement avec l'Évangile écrit dans le livre, mais encore avec cet autre Évangile que Dieu a écrit dans le cœur de chacun de nous! Quoi de plus consolant que de se dire : Je passerai sur la terre, non comme un frelon malfaisant, ni comme le papillon inutile, mais comme l'abeille qui donne son miel précieux; et quand je viendrai à mourir, je laisserai après moi sur la terre le bien que j'y aurai fait. Oui, mes enfants, sauver nos âmes par Jésus-Christ, et puis faire du bien comme Jésus-Christ, — il ne vaut pas la peine de vivre pour autre chose. En attendant que vous soyez hommes et que Dieu vous montre ce que vous avez à faire comme hommes, commencez, mes enfants, par faire le bien que vous pouvez faire comme enfants. Vous en pouvez faire beaucoup, tout tranquillement; croyez-vous que Jésus n'en faisait pas tout autour de lui, à ses frères et sœurs, à ses parents aussi, à tout le monde? Rien qu'à le voir, on apprenait à se confier en Dieu, à renoncer à soi-même, à céder la première place, à souffrir sans se plaindre, à croire, à aimer, à prier. Faites de même, mes jeunes amis, et qu'on soit

toujours sûr de vous trouver comme lui, occupés à quelque chose de bon. Heureux l'enfant dont on peut dire : Pourquoi le cherchez-vous? ne savez vous pas où le trouver, et quoi faisant? lisant sa Bible, travaillant dans son école, obéissant à son père et à sa mère, donnant de bons conseils et de bons exemples à ses petits frères et sœurs, s'oubliant pour rendre service à tout le monde, et, en faisant sa petite œuvre d'aujourd'hui, s'exerçant à faire sa grande œuvre de demain, quelle qu'elle soit ! Oh ! oui, heureux cet enfant ! heureuse la famille, heureuse l'école, qui en compte beaucoup de tels !

J'ai parlé aux enfants de douze ans ou à peu près, parce que c'est l'âge de l'enfant Jésus, et que c'est aussi celui de la plupart de vous. Mais j'en vois aussi devant moi de plus petits, de huit ans, de sept ans, de six ans, et au-dessous. Est-ce qu'ils sont trop jeunes pour que Jésus ait quelque chose à leur apprendre ? Oh ! que non ! Jésus est pour tout le monde, et les plus petits sont de ceux qu'il oublie le moins<sup>1</sup>. Je ne sais pas qui est le plus jeune de vous tous ; mais si je le savais, je lui lirais ce verset qui est écrit pour lui tout exprès : « Et le petit enfant croissait et se fortifiait en esprit, étant rempli de sagesse, et la grâce de Dieu était sur lui. » Jésus était encore un tout petit enfant, que déjà on remarquait en lui quelque

<sup>1</sup> Matth. XIX, 13, 14.

chose de tout particulier. Et quoi? son esprit, ses réparties, son intelligence? Cela n'est pas dit. Un genre de vie à part, séparé des soins, des jeux, des joies et des peines des autres enfants? Cela n'est pas dit non plus. Voici tout ce qui est dit : « Il était rempli de « sagesse, et la grâce de Dieu était sur lui. » Il était sage de cette sagesse qui fait qu'un enfant craint Dieu, obéit à ses parents, respecte ses maîtres, fait le bien et fuit le mal : en un mot, il aimait Dieu. La grâce de Dieu était sur lui, Dieu l'approuvait, le gardait, le bénissait; en un mot, Dieu l'aimait. Aimant Dieu, aimé de Dieu, voilà quel était Jésus, et voilà quels vous devez être, mes amis; personne de vous n'est trop jeune pour cela. Si les grands enfants aiment les voyages, les petits aiment les histoires : eh bien, je vais vous en conter une; je n'y étais pas, mais je la crois bien vraie.

Un pasteur fut appelé un jour à voir un petit garçon dangereusement malade, et qu'on n'espérait pas pouvoir conserver. Il était assis sur son lit, appuyé sur un oreiller, et lisait dans un livre d'hymnes qu'il tenait à la main; ses joues pâles et maigres annonçaient qu'il était depuis longtemps malade, et cependant il paraissait heureux. Après un moment d'entretien, le pasteur lui dit : « Croyez-vous que vous guérirez? — Non, Monsieur; le docteur dit que je peux vivre encore quelques semaines, mais qu'il ne serait pas surpris si je venais à mourir tout à coup. — Êtes-vous disposé à

mourir ? — Oh ! oui, Monsieur ; quelquefois je me sens triste à l'idée de quitter mon père et ma mère, mais je pense alors que dans le ciel je serai délivré du péché et avec le Sauveur ; et j'espère que papa et maman viendront bientôt au ciel. Je crains quelquefois d'être seulement trop impatient de partir. — Qu'est-ce qui vous fait penser que vous êtes préparé à mourir ? » Il hésita un moment, puis il dit : « C'est que Jésus-Christ a dit : Je ne rejetterai point celui qui viendra à moi. Je crois que j'aime le Sauveur, et je désire aller auprès de lui, et devenir saint. »

Tandis que le pasteur causait avec lui, ils entendirent des petits garçons rire et jouer sous la croisée, et l'enfant malade s'écria : « Oh ! que je suis plus heureux maintenant que je ne l'étais lorsque je me portais bien et que j'allais jouer dehors, sans penser ni à Dieu, ni au ciel ! Il n'y a pas un petit garçon dans la rue plus heureux que moi. »

Non-seulement un jeune enfant peut sauver son âme ; il peut sauver aussi celle des autres. Encore une histoire pour vous le faire voir. Un petit garçon de six ans venait de mourir ; son père et sa mère pleuraient auprès de son corps. Un ouvrier maçon se présente et demande à le voir. On commence par repousser sa visite comme importune, mais il insiste si fort qu'on se décide à le laisser entrer : il entre, voit l'enfant et fond en larmes. Voyant la surprise de ses parents : « Vous ne savez pas pourquoi je pleure, dit-il ; c'est

que Dieu s'est servi de ce petit enfant pour toucher mon cœur. Un jour, je descendais d'un toit par une échelle fort haute; cet enfant se trouvait au bas de l'échelle. « N'as-tu pas eu peur là-haut? » me dit-il; et puis se reprenant : « Ah! je comprends pourquoi tu n'as pas eu peur; c'est que tu as fait ta prière ce matin. » Je ne l'avais pas faite, mais je l'ai faite tout les jours depuis. » — Est-ce qu'on ne pouvait pas dire, de ces deux petits garçons, ce que dit saint Luc de Jésus-Christ : « Ils étaient remplis de sagesse, et la « grâce de Dieu était sur eux? »

Mais s'il y en a de plus petits que douze ans dans les écoles, il y en a aussi de plus grands. Ceux-là, et les jeunes gens plus âgés encore présents dans cette assemblée, qui ne peuvent plus être toujours sous les yeux de leur mère, ni conduits comme des enfants par un maître, quelle leçon Jésus jeune homme leur donnera-t-il? Écoutez, mes jeunes amis. Sur la vie de Jésus, depuis sa visite au temple, jusqu'à son baptême, c'est-à-dire depuis douze ans jusqu'à trente, nous avons deux versets seulement; mais il y a beaucoup à apprendre dans ces deux versets, et surtout dans un mot qui en fait partie. Voyez s'il vous frappera comme moi : « Et il descendit avec eux, et vint « à Nazareth; et il leur était soumis; et sa mère con-  
« servait toutes ces paroles-là dans son cœur. Et Jésus  
« s'avantait en sagesse, et en stature, et en grâce  
« envers Dieu et envers les hommes. » Jésus ne res-

tait pas stationnaire; cette sagesse et cette grâce, que nous venons de lui reconnaître dès sa plus tendre enfance, elles allaient toujours en croissant; ainsi le jeune Jésus réalisait complètement, dans sa personne, cette belle parole du livre des Proverbes : « Le sentier  
 « du juste est comme la lumière resplendissante, qui  
 « augmente son éclat jusqu'à ce que le jour soit dans  
 « sa perfection<sup>1</sup>. » Grande leçon pour vous, mes amis; il faut toujours avancer dans le bien, et ne s'arrêter jamais : aussi bien, si l'on n'avance pas, on recule... Ce n'est pourtant pas là le mot que je veux surtout vous recommander; mais le voici : « Il leur  
 « était soumis. » — Jésus n'est plus un enfant : il allait sur ses dix-huit, vingt ou vingt-cinq ans; et pourtant « il leur était soumis. » Jésus s'était montré dans le temple, au milieu des docteurs, revêtu d'une mission de Dieu, qu'il ne pouvait sacrifier, même à ses parents; et pourtant « il leur était soumis. » Il avait plus de sagesse et plus de grâce qu'aucun homme; il était le Fils de Dieu, le Sauveur, et ses parents n'étaient que des hommes pécheurs, qui avaient besoin de lui, comme tous les autres, pour être sauvés; et pourtant « il leur était  
 « soumis. » Après cela, mes amis, devez-vous, ou ne devez-vous pas, voulez-vous ou ne voulez-vous pas, être soumis à vos parents et à vos supérieurs? Je

<sup>1</sup> Prov. IV, 18.

vous le demande et je vous en laisse juges... « Honore ton père et ta mère! »

Si au lieu de vivre où et quand il a vécu, Jésus avait vécu en France et de nos jours, croyez-vous qu'il aurait été moins obéissant à ses parents? Vous n'oseriez le penser. Il aurait pourtant reçu des exemples, entendu des maximes bien contraires. Où voit-on aujourd'hui cette soumission de la jeunesse? Visitez nos rues, nos places publiques. Cette bande de jeunes gens des écoles se séparant et se reformant tour à tour pour aller porter à l'assemblée nationale ses plaintes sous le nom de pétition, et contraignant enfin l'autorité à la disperser par la force, était-elle animée de l'esprit de Jésus? soumise à ses maîtres? soumise à la discipline des études? soumise à la volonté de leurs pères et de leurs mères, et appliquée à leur plaire? Entrez dans les maisons, assistez à une discussion politique, littéraire, philosophique, ou bien religieuse. Quelle est cette voix qui domine toutes les autres? à qui cette opinion si tranchée, et cette parole si tranchante? Cet orateur qui tient le haut bout de la conversation, qui ne doute de rien, qui interrompt brusquement son interlocuteur, qui est-il? C'est un jeune homme (je ne veux pas même supposer que ce puisse être une jeune fille); c'est un petit homme de vingt ans; celui qu'il interrompt, c'est son père; ceux à qui il fait la leçon, ce sont les contemporains de son père, peut-être des hommes mûrs, instruits, éclairés; et qui

sait s'il n'y a pas dans le nombre quelque vieux serviteur de Dieu, qui a appris à dire comme le bon John Newton : « Quand j'étais jeune, j'étais sûr de beaucoup de choses; aujourd'hui, je ne le suis plus que de deux : c'est que je suis un misérable pécheur, et que Jésus-Christ m'a racheté par son sang. » — Sortez des villes, et visitez nos campagnes. Même esprit d'insubordination, revêtant des formes plus grossières, et passant des paroles aux actes. Le malin Diogène s'en allait, la nuit, sa lanterne à la main, à la recherche d'un homme. Prenez votre lanterne, mes amis, et allez par les villes et par les campagnes, par les salons et par les boutiques, dans les palais et dans les chaumières, — allez chercher la piété filiale et l'autorité paternelle; et quand vous aurez trouvé un fils de dix-huit, de vingt, de vingt-cinq ans, soumis à ses parents, faites sonner les cloches de la chrétienté pour annoncer la découverte de cette merveille au monde!

Et savez-vous ce qui résulte de cet état de choses? La famille est le berceau de la société. Tel qu'un homme a été, jeune encore, pour ses parents, tel il sera pour ses maîtres, pour ses pasteurs, pour les magistrats, pour tout ordre humain. Soumis à ses parents dans la jeunesse, il se serait exercé à l'être à toutes les autorités diverses que Dieu a établies, et qui sont les colonnes de la société et de l'Église. Désobéissant et irrespectueux avec ses parents, il

apprend à l'être avec tous ses supérieurs. Dans l'école, il résiste à son maître et néglige les précieux moyens d'instruction que Dieu a mis à sa portée. Dans l'Église, il trouve plus facile de critiquer le pasteur que de profiter de ses exhortations, et sa première communion faite, souvent hélas! trop légèrement, il s'éloigne d'eux par degrés et vit sans direction spirituelle aucune. Dans l'État, il traite l'autorité quelle qu'elle soit et quoi qu'elle fasse, comme une ennemie dont il accueille tous les actes avec soupçon; pas une mesure qu'il ne blâme impitoyablement, systématiquement; pas une puissance si petite ou si grande, depuis le maire jusqu'au roi ou jusqu'au président de la république<sup>1</sup>, dont il ne parle sans réflexion, sans respect, sans charité. Parler, mais est-ce donc un si grand mal? Oui, mes amis, car il est écrit : « Tu ne parleras pas en mal du prince « de ton peuple<sup>2</sup>; » et ce mal est le commencement de tous les autres. Nous devrions tous le savoir, le souvenir n'en est pas si vieux; on commence par mal parler du pouvoir établi; à l'amour succède le refroidissement; au refroidissement, la désaffection; à la désaffection, la haine; et la haine saisit la première occasion qui s'offre pour ramasser des pavés et faire des barricades...

Voilà pour vous, mes amis, je mets sur votre con-

<sup>1</sup> Voir la Préface, page 295.

<sup>2</sup> Ex. XXII, 28; Actes XXIII, 3.

science ce mot de saint Luc, du Saint-Esprit : « Il leur était soumis. » Jésus était soumis. Je voudrais pouvoir aller dire cela à toutes les classes de la société, aux petits et aux grands, aux enfants et aux parents, aux élèves et aux maîtres, aux femmes et aux maris, aux gouvernés et aux gouvernants, aux maires et aux préfets, aux ministres et à l'assemblée nationale et au président de la république; car chacun doit être soumis à quelque chose, et tous doivent l'être à Dieu<sup>1</sup>. Croyez-vous, disais-je tantôt, que Jésus, s'il vivait aujourd'hui et en France, au lieu d'avoir vécu à Nazareth et il y a dix-huit cents ans, serait moins soumis à ses parents? Il le serait si possible davantage, pour opposer à un si grand mal un exemple d'autant plus salulaire, et une protestation d'autant plus énergique. Cet exemple, cette protestation, je l'attends de vous, mes jeunes amis, non pas en paroles, mais en action. Soumis à vos parents, soumis à vos pasteurs, soumis à vos maîtres, soumis aux magistrats, soumis aux lois, « soumis à tout ordre humain, » montrez Jésus dans vos cœurs, et qu'il revive en vous, au sein de cette génération perverse qui l'invoque des lèvres, tout en le reniant par ses actes, et qui semble quelquefois n'emprunter son nom sacré que pour mieux couvrir l'abandon des choses.

Tous ensemble, enfants, jeunes gens, mes chers

<sup>1</sup> Eccl. V, 8.

amis, mettez dans votre cœur tout ce que je viens de vous dire. Ayez toujours devant les yeux l'exemple de Jésus enfant, et prenez à tâche de lui ressembler. Vous ne le pouvez pas de vous-mêmes, mais c'est lui qui vous en donnera la force, si vous croyez en lui. Allez à lui, comme de pauvres pécheurs, pour obtenir grâce par son sang répandu pour vous; allez à lui, comme des créatures faibles, mauvaises, « qui ne sont pas, d'elles-mêmes, capables d'une bonne pensée. » Oui, mes amis, le secret de vivre comme Jésus, c'est de vivre avec Jésus, par la foi en Jésus.

Pères et mères! si j'ai réservé pour vos enfants tout le temps dont je pouvais disposer dans cette occasion unique, vous n'en serez point jaloux. Mais sachez bien que pour conserver et fortifier les impressions salutaires qu'ils peuvent avoir recueillies aujourd'hui; pour sauver la précieuse semence tombée dans leurs jeunes cœurs des oiseaux de l'air, du soleil brûlant et des épines, c'est sur vous, après Dieu, que je compte. Ils doivent sanctifier le dimanche et prendre part aux saintes assemblées : mais comment sanctifieront-ils le dimanche, si vos maisons ne le sanctifient pas? et comment assisteront-ils aux saintes assemblées, si vous n'y assistez avec eux? Ils doivent lire, méditer, sonder les Écritures : mais comment liront-ils, méditeront-ils, sonderont-ils, si vous ne lisez, méditez, sondez aussi bien qu'eux? Ils doivent

s'appliquer à l'œuvre que Dieu leur a préparée pour l'avenir, et s'y exercer en accomplissant aujourd'hui l'œuvre présente : mais comment s'exerceraient-ils, comment accompliraient-ils, si vous ne leur donnez l'exemple de faire leur œuvre, en faisant la vôtre devant eux ? Ils doivent vous être soumis : mais comment seront-ils soumis si vous ne maintenez, si vous ne faites respecter l'autorité paternelle ? Grande, grande, grande est votre responsabilité ; la plus grande qui soit au monde, parce que l'autorité que Dieu a remise entre vos mains est la plus forte et la plus douce tout ensemble qui existe sur la terre. En vous disant cela, mes frères et mes sœurs, je ne sépare point ma condition de la vôtre ; en vous exhortant, je m'exhorte moi-même. Combien nous serions coupables si nous nous mettions entre nos enfants et Jésus-Christ ! Combien coupables aujourd'hui, et combien misérables demain, au jour du jugement, quand Dieu aurait à partager la responsabilité de leur perdition entre eux, le Diable et nous ! Mais « quoique  
« je parle de la sorte, j'attends de vous des choses  
« meilleures<sup>1</sup>. » Nous voudrions croire en Jésus, nous-mêmes, n'est-il pas vrai ? ne fût-ce que pour amener à la foi nos enfants ; nous voudrions être rendus semblables à Jésus, ne fût-ce que pour que nos enfants lui ressemblent ; nous voudrions vivre avec Jésus, ne fût-ce que pour que nos enfants vivent avec lui. Nos

<sup>1</sup> Hébr. VI, 9.

enfants seront nos maîtres à leur tour, et peut-être l'amour paternel déterminera dans plus d'un cœur le commencement d'une œuvre de grâce, que la seule frayeur des jugements de Dieu ou la seule reconnaissance de ses bienfaits n'a pu commencer! Oh! alors quelle sera la joie du dernier jour, quand on ne saura, entre nos enfants et nous, qui aura plus droit de s'appliquer la belle maxime du Sauveur : « Il y a plus de « bonheur à donner qu'à recevoir<sup>1</sup>; » et quand les uns et les autres nous nous humilierons d'un même cœur aux pieds d'un Sauveur crucifié, afin que celui qui a commencé par tout donner, finisse du moins par recevoir ce dont il a le plus faim et soif, les âmes qu'il a rachetées et les cœurs qu'il a renouvelés!

<sup>1</sup> Actes XX, 35.